

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 52

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



FIN D'ANNÉE

L n'y a pas à dire, ces fins d'année sont plus ou moins pénibles. Elles sont pénibles pour toutes sortes de raisons, raisons morales et raisons matérielles.

Raisons morales : Qu'on le veuille ou non, à l'occasion du passage d'une année à l'autre, on fait un petit retour sur soi-même et l'on se demande si l'on a toujours agi, en toutes circonstances, comme on l'aurait dû ; si l'on peut se regarder face à face avec sa conscience ; si, au bilan de l'année qui finit, les bonnes actions, les bons mouvements l'emportent sur les mauvais ou si c'est le contraire.

Oh ! sans doute, il en est beaucoup qui, s'ils n'ont pu s'affranchir tout à fait de ce petit examen de conscience, n'insistent pas trop et ne vont pas au fond des choses. Ils ne sont pas curieux. Bast ! se disent-ils, on fera mieux au cours de l'an nouveau. Et leurs regrets sont soudain calmés par cette facile et téméraire résolution. « Demain, on raserà gratis. » C'est toujours demain.

Et puis le cœur s'assombrit lorsqu'on songe à ceux que l'on a perdus, qui ne sont plus là pour passer avec vous ce mauvais pas et vous en faire oublier un peu la mélancolie.

Les raisons matérielles, pour n'être pas d'un caractère si élevé, n'exercent pas moins sur nous une impérieuse influence. Et l'on ne peut se dérober. Elles sont là, palpables, implacables. Il faut y passer, qu'on le veuille ou non.

Il est toutefois des personnes qui se moquent de ça et passent outre. « Après nous, le déluge ». Faut-il les féliciter, les plaindre ou les blâmer ? Les féliciter est difficile, en dépit du faux air de philosophie et de sagesse — oh ! sagesse tout humaine — de leur raisonnement. Les blâmer n'est pas charitable. Il faut toujours regarder à deux fois avant de blâmer son prochain, car qui peut, sans hésitation, lancer la pierre ?

Il faut les plaindre, ces gens-là, car ils sont affligés d'une triste mentalité, qui ne saurait et ne saura jamais faire leur bonheur. Leur insouciance est périlleuse. « Après nous, le déluge ! » disent-ils ! Mais qui sait si le déluge ne viendra pas les surprendre « avant », au moment même où ils se croient le plus en sûreté ?

Mieux est encore, assurément, d'accepter avec courage, avec joie, si possible, la part qui nous est échue ici-bas ; d'accepter aussi, avec résignation les épreuves qu'on ne peut éviter et se dire, à l'heure suprême où s'ébranlent les cloches de St-Sylvestre : L'an vicieux meurt ; vive l'an nouveau ! » Et puisse le nouveau venu être clément à tous. X.

Excellent cœur. — Un mari attendri a fait graver l'épithaphe suivante sur la tombe de sa femme :
« Chère épouse, en te réunissant dans ce tombeau à ton père et à ta mère, tous mes vœux sont comblés. »



PÈ LÈ TSERRAIRE

DJEDION à Janeau, que l'è zu moo dza du grantenet, avai zon zu età recrutâ dein lè dragon à tsevu. Du que l'avai passâ l'écoula, tot son plliési l'étâi de grapelhi su sa montura, de la fère picatâ decé delé, âo dissime galop, et pu dzibllie pè lè tserraire, dzibllie que dziblliera-to ! Po allâ fère dâi coumechon âo velâdzo, allâve à tsevu. Po allâ âi fémalle lo deqando nè, montâve su son tsevu. A tsevu âo prîdzo, à tsevu pertot ! Et l'étâi biau de lo vère fère patapon, patapon, patapon avau lo cazard. L'étâi biau, vâi ma fâi !

Lâi ein è arrevâ de iena tot parâi.
L'étâi dêvant lè fein. Djedion l'avai fam d'alâ à Lozana queri on bossaton de vin po bâire on coup quand l'è que lâi arâi zu 'na grocha trevougnâ : dâi gros tsé à dêtserdzi, onna repousâie que faut châtât quand 'na câra l'è quie, et dâi z'affère dinse.

Dan, Djedion met la breda à Clopâtre. Lâi desâi dinse po cein que l'étâi onna éga galèza quemet 'na reine. Et pu, la salla su la rita, on bossaton arreindzi su lo tiu de la bite ! Lo vaiçé via po la vela. L'a tserdzi son cliâ pè lo Tunnet iô ein avâi dâo bon, remet lo bossaton ein pllièce, bâi 'na quartetta, remonte à tsevu dêvant lo bossaton et hardi po l'ottô.

Son tsevu n'étâi pas quemet de cotouma. Fasâi de cliâo châtôtie et de cliâo cabriole, que lo bossaton l'étâi tsampâ de ti lè côté. Prâo su que la poûra bite l'avai dâi veintrâie. On oûia lo pétro que lâi gorgossive. Mimameint, à on moimeint, seimblliaêve à Djedion que voliâve lèvà la quuva. Ve séde ! lè tsevu !... Justameint on oia colâ ouïe. Po ne pas contrarèyi sa Clopâtre, lo dragon l'arrite et sè met à subllia, quemet on fâ quand on tsevu vâo épantsi l'iguie. Djedion l'a dan subllia tant que l'a oïu colâ, et du cein lo tsevu l'è mi zu.

Quand l'è arrevâ à l'ottô, l'a trovâ son bossaton vouaisi, avauè lo bondon que l'avai felâ.

Et l'è po fère peci son bossaton que Djedion l'avai subllia. Marc à Louis.

Onco lè fèministe.

Aigle, lo 17 dâo doze 1926.

A Monsu Marc à Louis,

Qu'èté que vos ont fé cliu pouré fémâles, que vo lè z'arrindzi de la sortâ, dans votre papai du dix-cha noveimbre : « On bataillon de fenné » ; A voo z'einteindré sont totés di bardjques, di taboussés, etcetra, etcetra. Mé que vo crayaiève on hommo dé teppa et d'escheint, on gran conseillè, on dzuzo, on anchian de perrotze ! Mon poura Marc à Louis, bin sû que vo n'èté pas mariâ, que vo n'ai dzamé dansi la mauferine, outramain, vo sarâi plié galant, et plié justo, assebin : apprende qu'au dzor de houai, toté les fenné qu'ont de la tita, de l'escheint, et le tieu a bouen endrai sont fèministes, quemeint vo dite.

Et le sont dé grantenet, sein le savai. Me seimblé ouré mè dou grand, quan l'avont l'hi le Nouvellisté, et que discutavon à la veillâ ! Mère-grand, qu'avai itâ à maitra tsi di précots, l'étâi ristoule à tot fressaci, peindeint que père-grand, qu'avai fé son tor de France ein treinte-et-ion, ne dzurâve que per lou liberaux ! on iadzo, se sont contrarèi tota 'na semâna po ne mé soviigné plié mé quinta vôtâ. Djan-François, qu'étâi preu fiai, n'a pa volhie se lassî convaincré, et sa fenna n'a djamé pu ein veni à bet. Assebin, la vilhe mère-grand l'ein a mousa iena. Sé levaie avant dzo, l'a redui lé tsausses de la demeinde dein l'artze à granna, i lènav, pouai l'a felâ tsi sa felhie, qu'étâi mariâe à la vela. Le pouro père-grand a tsertzi pertot, n'a ren trovâ, et n'a pas ousâ se reimdre y mothi avoué sè vilhies tsausses tot embeuselâies. Peinsâ que l'a enradzi tot son sou, per l'hotô. Quand mère-grand l'è reintrâie, la vèprâ, l'a bio zu rapporta na dozanna de navettes, et on cornet de tablettes à la bisa, Djan-François n'a pas décliou le mor, et l'a bin ita na semanna dêvant que l'ausse perdenâ. Et bin, se mère-grand l'avai pû votâ, craide-vô que l'ari fé dé manaires dinse, L'aran éta ein brelantzin tin lou dou porta leu listé dein l'urne, et sarai revegnius conteint et ein bon accoo. Tanta Marion.

Remède énergique. — Fais-moi peur, disait B. à M.

— Pourquoi cela ?

— J'ai le hoquet... St tu me fais peur, cela passera tout de suite.

— Eh bien !... (avec force) prête-moi cinq cents francs.

— Hein !... merci, c'est passé.

Chacun la sienne. — A un repas de noces, au dessert. Chaque invité a donné un échantillon de ses petits talents. On a chanté l'air : « O mon Fernand » puis les « Cloches de Corneville » ; on a invité Lassouche, le petit chien qui a la patte écrasée, etc.

— Au docteur ! c'est au tour du docteur ! erie-ton de toutes parts ; que le docteur nous fasse quelque chose !

— Quelque chose, quelque chose ! hurle-ton.

— Eh bien ! je m'exécute, je vais tâter le pouls à tout le monde.

L'ÉGOÏSME PUNI

(Petite histoire de chez nous.)

PIERRE à David était un de ces bons paysans du Gros de Vaud, qui, à côté de réelles qualités de travail cultivait une certaine dose d'égoïsme qu'il appliquait en particulier à sa gourmandise. Il aimait manger fin et boire bon et faisait rarement profiter son entourage des fantaisies qu'il s'octroyait. Un beau jour qu'il avait fait une affaire au cœur de Lavaux, il s'était acheté un petit tonnelet de 50 litres d'Epesses, premier choix, fine goutte, supérieur. Il avait été le chercher à la gare, puis descendu sans tambour ni trompette à sa cave. Avant d'y mettre la boîte, en connaisseur, il le laissa reposer plusieurs jours et pendant ce temps, un ordre de marche l'appela sous les armes. Il n'avait pas même mis sa femme dans la confidence afin que personne ne vint à toucher le bossot. Pour plus de sûreté il inscrivit sur le fût en grosses lettres : « Troubles ! » puis partit servir la patrie.

A son retour, après avoir embrassé sa femme,